

Fiction

Michèle Bernard, Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte, Michel Nareau, François Ouellet, Julie Pelletier, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn, Pierre Rajotte, Simon Roy et Mathieu Simoneau

Numéro 135, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

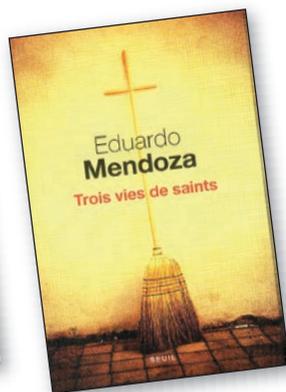
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernard, M., Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Boivin, P., Bourneuf, R., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D., Nareau, M., Ouellet, F., Pelletier, J., Pilote, M.-È., Quinn, J., Rajotte, P., Roy, S. & Simoneau, M. (2014). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (135), 23–45.



Alexandre Mc Cabe

CHEZ LA REINE

La Peuplade, Chicoutimi, 2014,
151 p. ; 23,95 \$

Alexandre Mc Cabe est le lauréat du prestigieux Prix du récit Radio-Canada 2012. Son premier roman, *Chez la reine*, constitue une version augmentée de quelques pages soumises à ce concours pancanadien et s'inscrit par bien des aspects au sein d'un courant que d'aucuns nomment au Québec le néo-terroir. Identité, mémoire, passation et mise en valeur de l'espace régional sont quelques-uns des thèmes au centre du projet romanesque de l'auteur.

Alors que Jérémie, son grand-père atteint d'une leucémie, passe ses derniers jours à l'hôpital, le narrateur, à la demande expresse de sa tante surnommée la Reine, se rend à Sainte-Béatrix afin de veiller sur sa maison et son commerce. Ce retour aux sources est l'occasion pour lui de se remémorer les moments heureux de sa jeune existence, qu'il reconstitue par petites touches au cours d'une série de tableaux au réalisme pénétrant. Les événements marquants de l'enfance et de l'adolescence sont passés en revue, des joies renouvelées du temps des fêtes en passant par les joutes oratoires du patriarche à propos de la souveraineté québécoise. La maison de la Reine représente également le centre gravitationnel autour duquel évoluait jadis un microcosme tissé serré. Au cours de ses rémi-

niscences, le narrateur propose une galerie de personnages saillants qui reprennent vie, tel Victor Proteau, ami de la famille, porteur d'une culture humaniste et sorte d'initiateur de l'enfant aux plaisirs de la littérature et de la poésie. Ou l'envoûtante Hélène, nymphe qui l'initie quant à elle à un autre type de volupté.

Mc Cabe met en branle toute une économie romanesque nourrie par la mémoire des lieux revisités. Bien que la conclusion semble se détacher de cette logique, elle contribue toutefois à ramasser le tout en posant l'écriture comme gardienne de la mémoire. Ce faisant et pour reprendre les mots de l'épilogue, l'auteur raconte au final « l'histoire d'un homme et d'un royaume qui cessent de mourir ». L'album souvenir de Mc Cabe présente un univers intime dont les charmes sont assurés par un style classique et lisse, qui accorde cependant une place significative à la langue vernaculaire dans les dialogues. Malgré quelques passages à saveur politique plus appuyés, le tout est d'une fluidité qui fait rarement défaut. Un très bon premier roman et un auteur qui promet.

David Laporte

Eduardo Mendoza

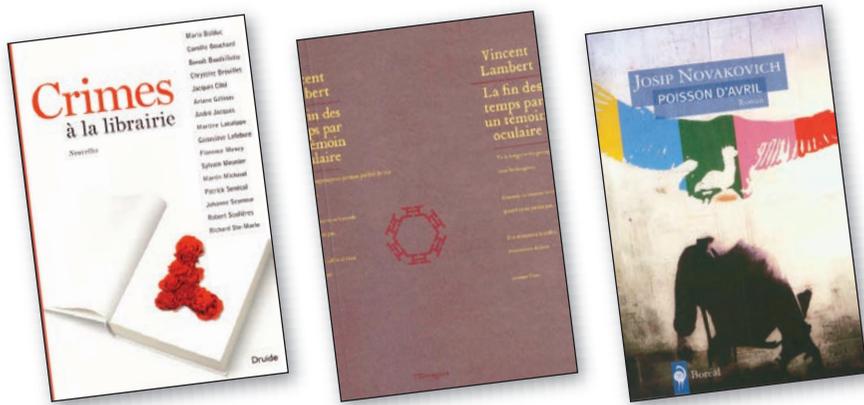
TROIS VIES DE SAINTS

Trad. de l'espagnol par François Maspero
Seuil, Paris, 2014, 210 p. ; 27,95 \$

La définition du saint que pratique Eduardo Mendoza demeure à heureuse distance des critères retenus par le Vatican. « Ce sont des saints, écrit-il, dans la mesure où ils consacrent leur vie à une lutte de tous les instants entre l'humain et le divin. » Le lecteur, même muni de cette définition, hésitera peut-être à poser une auréole sur les trois têtes que lui présente l'auteur. Il aura tort, car les saints de Mendoza méritent le ciel, du moins celui qui échoit aux entêtés, aux cohérents, aux compatissants.

Le piteux évêque d'Amérique centrale qui débarque à Barcelone pour y participer à un congrès eucharistique ne pouvait prévoir qu'un coup d'État secouerait son pays pendant son absence et qu'une junte allergique à sa défense des pauvres lui interdirait de rentrer chez lui. Isolé, inadapté, ignorant à l'extrême, le prélat en est réduit aux expédients ; il glisse vers les bas-fonds. Lorsque la situation politique s'inversera dans son pays natal, le retour lui deviendra un but méritant tous les gestes, y compris les moins respectables.

Dubslav, fils d'une célébrité scientifique, ne tient à rien. Certes pas à sa mère qui ne l'a conçu que pour « s'attirer la réprobation irrécusable de la société » et en tirer « la solitude indispensable à ses recherches ». Certes pas non plus à une profession en particulier. Sans boussole, secoué à l'occasion par une bouleversante privation de contact avec le réel, il osera les plus folles aventures ; pourquoi pas, puisqu'il n'a pas accès à l'intelligible ? C'est au fond de la brousse que le rejoindra l'annonce de la mort de sa mère : à lui d'aller recevoir au nom de la défunte le prix européen de la Réalisation scientifique. « Je suis un homme absurde, dirait-il au prestigieux auditoire. J'ai été conçu de façon absurde et toute ma vie a été consacrée à développer et perfectionner cette absurdité. » Lui aussi mènera jusqu'à son dernier souffle le combat que Mendoza considère comme la sainteté. ►



Quant à Inès Fornillos, son parcours est tout aussi admirable de fidélité à un but. Les détenus qu'elle essaie d'éveiller au plaisir de la lecture et de l'écriture ne lui permettent certes pas d'espérer de grandes découvertes. Tout au plus pourra-t-elle obtenir, d'un auditoire qui rêve de liberté plus que de chefs-d'œuvre littéraires, quelques minuscules améliorations, et encore ! Sainte, Inès le sera du fait de son attention sans faille, de son dévouement sans espoir de réponse.

Trois vies qu'on hésite à qualifier d'exemplaires, mais dont la cohérence mérite le respect.

Laurent Laplante

**Sous la dir. de Richard Migneault
CRIMES À LA LIBRAIRIE**

Druide, Montréal, 2014, 333 p. ; 24,95 \$

On prétend que les bouquins qui se vendent le plus en librairie appartiennent à trois catégories : les livres de cuisine, la littérature destinée à la jeunesse et les polars. On s'en doutait déjà, la *planète livre* raffolerait ainsi donc des énigmes policières et des efforts de ratiocination d'enquêteurs qui en ont vu d'autres. À ce chapitre, le lecteur québécois ne se distingue pas des autres en matière de préférences littéraires. Or s'il se vend chez nous bon nombre d'exemplaires des Connelly, Mankell, Larsson, Lehane, qu'en est-il du succès commercial de notre filière noire locale ? Il semble dans les faits que l'on connaisse plutôt mal nos

propres spécialistes du genre, tant et si bien qu'un travail d'éducation du lectorat est souhaitable, qu'une pertinente et utile introduction à nos auteurs de polars s'impose.

Sous la direction de Richard Migneault, lui-même un passionné de littérature policière, seize écrivains d'ici ont donc été réunis face au défi commun de faire de la librairie une scène de crime. Que l'on soit néophyte ou exégète en la matière, *Crimes à la librairie* atteint la cible : on est aspiré par le contenu captivant de ces récits franchement étonnants, rarement prévisibles. Des talents à découvrir y côtoient des auteurs qui ont moins besoin de présentation et nul ne souffre de la comparaison souvent inévitable dans ce genre de recueil. *Crimes à la librairie* s'ouvre d'ailleurs avec un texte paranoïaque de Patrick Senécal ayant pour thème la légitimité de la littérature noire, souvent boudée par l'élite universitaire. Se succèdent ensuite des textes de valeur sûre comme ceux de Martine Latulippe, Martin Michaud, Benoît Bouthillette, Chrystine Brouillet, Robert Soulières, André Jacques, Richard Sainte-Marie... L'espace limité imparti pour rendre compte de chaque texte ne nous empêchera pas de souligner le brio d'une auteure moins connue, Geneviève Lefebvre, dont la nouvelle clôt le recueil de manière diablement efficace.

On dit donc que nos auteurs restent inconnus de leur propre public, plus curieux de lire les récits des étrangers que

les éditeurs français lui offrent en traduction. Il est probable que la lecture de ces seize textes, tous convaincants, dépasse largement le mandat que s'était donné il y a quelques années Richard Migneault, soit de faire connaître les auteurs de polars d'ici ; mieux encore, la grande qualité des nouvelles réunies dans ce recueil nous les fait davantage apprécier. À preuve, on a envie d'aller explorer plus loin leur univers macabre.

Simon Roy

**Vincent Lambert
LA FIN DES TEMPS
PAR UN TÉMOIN OCULAIRE**

L'Hexagone, Montréal, 2013, 75 p. ; 19,95 \$

Ce nouveau recueil de Vincent Lambert fait partie de ces livres denses et elliptiques qui gagnent à être lus plusieurs fois. Les pages s'éclaircissent alors, sans toutefois s'offrir entièrement, ouvrant sur une sorte d'aube encore encombrée par la nuit. Un paysage de plantes, d'arbres, de pluie, peuplé de miroirs.

Le titre très attrayant de ce recueil, *La fin des temps par un témoin oculaire*, rappelle *La fin du monde par un témoin oculaire* de Pierre-Paul Paradis, publié en 1895. Comme si Vincent Lambert cherchait déjà à signifier, avant même l'entrée en matière, plus que ses influences, sa qualité de suivant, de double presque, le fait que nous fassions tous partie d'une infinité de reflets. Qui reflètent quoi, au juste ?

Cette poésie est une méditation patiente sur l'illusion du monde et des pensées : « Le monde est aussi mince qu'une vitre ! », écrit l'auteur, pour qui même les humeurs sont des saisons, passent, reviennent, comme une vision qui lui serait tout à fait extérieure. « Maintenant / regarde dans la direction d'où vient / ton regard. / Et soudain cette maison est la tienne – plus maintenant. / Deux pensées imprévues se rencontrent / et tu sors. »

On creuse l'interstice, entre « remuer ne pas remuer / attendre ne pas attendre ». Quelque chose, plus qu'un son, s'entend dans ce qui est tu, se voit dans ce qui est caché. Là, dans le paradoxe, il est possible

Admirable

Ce livre appartient à plusieurs genres littéraires qui, tous, peuvent s'estimer respectés ; si admirable en est l'agilité. Alain Beaulieu tend la main au fantastique en déplaçant son narrateur anonyme d'un corps à l'autre, mais c'est pour affirmer un instant plus tard, sur un ton délibérément professoral, les droits d'un auteur à accorder libre galop à son imagination créatrice. À cela s'ajoutent des clins d'œil littéraires qui, sans lourdeur ni snobisme, apparentent *Le festin de Salomé* à d'illustres prédécesseurs et témoignent de l'enracinement de ce roman dans une tradition littéraire plus anglo-saxonne que française. Le narrateur anonyme qu'un changement de corps transforme en un bedonnant quinquagénaire homosexuel est aussi médusé dans sa peau de rechange que le Rip Van Winkle de Washington Irving se réveillant après un sommeil de 30 ans dans une Amérique amputée de ses liens avec Londres. Le même narrateur, tout comme le Christopher Sly de *La mégère apprivoisée*, se demande, à chacune de ses translations vers un autre habitacle corporel, si les personnages qui l'entourent ne lui jouent pas la comédie en faisant mine de ne pas le reconnaître. Dans le cas de Beaulieu, le phénomène se répète, cependant, plus d'une fois, comme si l'auteur entendait, dans un premier temps, démontrer son parfait contrôle du narrateur et de ses fréquentations.

Beaulieu nous invite cependant à dépasser l'enseignement littéraire de Fiction 101 : il met parfois au monde des personnages qui se rebellent contre leur père et lui réservent des surprises. Autant l'auteur gagnait aisément l'endossement du lecteur quand il se moquait des policiers lancés à la recherche d'un personnage fictif, autant il est désemparé quand Samantha, l'une de ses créatures, affirme à la face de son soi-disant géniteur qu'elle existe, parle et pense par elle-même.

Peut-être Beaulieu veut-il faire comprendre que l'auteur d'une œuvre de fiction n'est maître de ses personnages qu'en partie : une fois créés, ils obéissent à leur propre logique et l'auteur ne peut que raconter les gestes qu'ils improvisent librement sous ses yeux ? Le Sly de Shakespeare plongeait lui aussi dans l'embarras ceux qui rigolaient à ses dépens en le traitant non plus comme le mendiant qu'il était, mais comme un seigneur riche et agréablement marié : il avait si bien avalé le mensonge qu'il pressait son épouse de partager son lit à l'instant... Tant pis pour les farceurs, tant pis pour l'auteur trop sûr de son empire. Fiction 102 : « *Only the unreadable occurs* », dirait Oscar Wilde, un autre Anglo-Saxon.

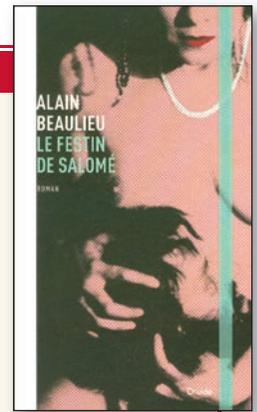
Je n'accuse évidemment pas Beaulieu d'inspiration induite. J'admire son art de chevaucher les genres littéraires, d'en faire éclater les frontières géographiques ou stylistiques et de doter la fiction d'une vie plus vraie que la vraie.

Laurent Laplante

Alain Beaulieu

LE FESTIN DE SALOMÉ

Druide, Montréal, 2014, 200 p. ; 19,95 \$



de sentir le mouvement du « rouage universel », lieu des concordances. Cette poésie réduite à sa plus simple expression fait aussi émerger avec une belle justesse les jointures quasi surnaturelles entre les petites choses du monde, soi y compris.

Suivant sans doute cette logique où l'origine serait à l'opposé du regard, où ce qui se dit serait un faux reflet, le poète n'a pas cru bon de mettre en évidence dans le corps du texte les multiples emprunts à Saint-Denys Garneau, Valéry et d'autres – évoqués de façon assez floue à la fin du volume. Pour ma part, n'étant pas une exégète de ces auteurs, j'aurais bien aimé départager ce qui vient de l'un et de l'autre. Mais bon, je parle de ce côté-ci du monde.

Judy Quinn

Josip Novakovich

POISSON D'AVRIL

Trad. de l'anglais par Hervé Juste

Boréal, Montréal, 2014,

292 p. ; 27,50 \$

Comme son personnage Ivan Dolinar, protagoniste de *Poisson d'avril*, l'auteur montréalais Josip Novakovich est d'origine croate. Est-il *yougonostalgique* (nostalgique de l'ère titiste), cynique ou tout simplement réaliste ? Être issu du puissant pays qu'était la Yougoslavie, longtemps gouvernée de main de maître par le socialiste Tito, dont l'armée était classée au cinquième rang mondial, disait-on, semble donner à certains ex-Yougoslaves le goût de raconter leur propre version de

leur difficile histoire récente. Le grand État multiethnique est aujourd'hui divisé en sept nations indépendantes, à la suite de sanglantes guerres fratricides.

« Voici venu pour nous le jour de chanter notre liberté, notre pays, et notre chance de vivre dans la fraternité et l'unité, nous tous, Slaves du Sud », enseignait-on alors à l'enfant Dolinar, comme sans doute au jeune Novakovich, avant que ce dernier ne parte à vingt ans vivre aux États-Unis. La chance n'a pas toujours souri à Ivan Dolinar, qui se met régulièrement les pieds dans les plats. Une malencontreuse blague sur Tito et le voilà prisonnier au goulag de Goli Otok, de terrible mémoire, obligé bien malgré lui d'interrompre ses études de médecine. ►

Deux jeunes romancières



L'antihéros sortira de prison peu avant la mort de Tito en 1980, étudiera la philosophie et enseignera dans son village natal. Son destin le rattrape rapidement et pendant les conflits serbo-croato-bosniaques des années 1990, il sera enrôlé dans l'armée yougoslave « qui soutenait activement Milošević et son projet de grande Serbie ». Il désertera l'armée yougoslave, sera recruté de force dans l'armée croate et fait prisonnier par l'armée serbe. Pour finir sa vie comme il l'avait vécue, de manière ubuesque. « L'idée qu'il pourrait mourir, disparaître d'un coup, sans avoir rien fait de sa vie, sans avoir rien compris, le terrifiait. » La mort de Dolinar occupe un bon tiers du roman, le propulsant dans de nouvelles aventures absurdes.

Novakovich utilise les funestes aléas de son pathétique personnage pour parodier finement les déboires historiques de son ancien pays. Sens de l'auto-dérision, sarcasme et ironie sont à la clé. L'auteur affiche sa filiation avec ses confrères slaves, dont l'humour noir et l'esprit mélancolique – *sveda*, en bosniaque – ne sont plus à démontrer. Il partage le sens tragi-comique, plus tragique que comique d'ailleurs, des écrivains des Balkans et d'Europe centrale, tels le Bosniaque Hemon, la Slovène Svit, les Tchèques Hašek et Hrabal, le Croate Krleža ou le Serbe Albahari.

Le talent de conteur de Josip Novakovich est reconnu mondialement. Il a déjà reçu

le Whiting Writer Award et une bourse de la Fondation John Simon Guggenheim, entre autres prix. En 2013, il a été finaliste au Man Booker International Prize, qui récompense un écrivain encore vivant pour l'ensemble de son œuvre.

Michèle Bernard

Perrine Leblanc MALABOURG

Gallimard, Paris, 2014, 175 p. ; 24,95 \$

Dès son premier roman, *L'homme blanc* (Le Quartanier, 2010), qu'elle a revu et corrigé pour une réédition sous le titre de *Kolia* (Gallimard, 2011), Perrine Leblanc a recueilli plusieurs prix prestigieux et s'est attaché un lectorat curieux de ses œuvres à venir. Voici *Malabourg*, du nom d'un village fictif de la Gaspésie qui suggère un bourg qui aurait mal. Mal qui se vérifie jusqu'à un certain point, celui d'une société éloignée, fermée sur elle-même, en deuil de trois jeunes filles assassinées. La première partie amorce une fresque dépeignant des personnages secrets, esseulés, marginaux, bref un espace propice à l'éclosion du crime.

Une atmosphère de désolation, mais pas misérabiliste, parce que rendue par un narrateur au regard de poète, semble-t-il, plus sensible au pittoresque qu'inquiet, malgré les crimes crapuleux camouflés sous le couvert glacé du lac. Car la narration consacre une attention particulière aux odeurs, celles de la mer, des algues et

du poisson comme on s'y attend dans un village gaspésien, mais surtout des fleurs que cultive Alexis, l'original, et des essences les plus variées qu'il mélange avec application pour créer des parfums associés à chacune des filles du village.

Le polar amorcé dans la première partie, avec la disparition de trois adolescentes, prend abruptement fin au début de la deuxième. Les crimes résolus, on change de genre et de focalisation pour adopter le regard de Mina, qui est plus avisée que ne le croient les Malabourgeois. Physiquement, elle se distingue du fait qu'elle est la seule à ne pas avoir hérité du gène qui leur dessine à tous un menton en galoche. Les saisons se succèdent de 2007 à 2009, la fresque du village s'élargit avec les soirées au bar Chez Madame Ka, les visites à la grand-mère chez qui Mina déplore « le ventre creux du frigidaire ». Puis ellipse de 2009 à 2011, et l'on se retrouve à Montréal où l'on assiste à la formation d'un couple qui transporte dans la métropole ce que Malabourg a de meilleur. C'est l'époque des manifestations des carrés rouges auxquelles se mêleront les deux Malabourgeois qui « forment ensemble un rocher au cœur des rapides ».

L'écriture de Perrine Leblanc séduit : par l'habileté à transmettre les sensations olfactives, la tendresse ou la stupidité des personnages selon le cas, par la fraîcheur des images. Un style si bien travaillé qu'il laisse une impression de grand naturel.

Pierrette Boivin

Geneviève Pettersen LA DÉESSE DES MOUCHES À FEU

Le Quartanier, Montréal, 2014, 208 p. ; 23,95 \$

Écrit dans une langue orale mélangeant régionalismes et dialecte parlé par les jeunes, *La déesse des mouches à feu* est inspiré de l'adolescence de l'auteure à Chicoutimi. Toutefois, la fiction prend le pas sur les événements qui ont inspiré ce livre cru et parfois lyrique, malgré tout.

Catherine, la narratrice, a quatorze ans et fait de nouvelles expériences, celles que les adultes ont tendance à interdire, bien

Un troisième roman

Rose est jeune, obèse et en fugue. Prête à tout pour retrouver sa mère disparue et surtout prête à fréquenter n'importe qui, comme le caïd Fuentes et son Beretta, justement. Quatrième parution de l'écrivain Pierre Gagnon, *Beretta, c'est un joli nom* est un roman sur la communication ou, plus justement, sur la non-communication, et surtout, sur l'espoir.

En compagnie de sa truie nommée Le petit, dont on ne sait trop s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle, Rose quitte son père et la ferme porcine familiale, à la recherche de sa mère disparue lorsqu'elle n'avait que deux ans. Elle a connu Fuentes sur le Web, lors d'un appel au secours : « Je vis seule avec mon père – je suis obèse – je recherche ma mère... », auquel il a répondu : « Je sais où elle se trouve ». Mensonge invraisemblable que Rose a bien voulu croire. Comme elle a bien voulu se montrer nue, exhibant ses rondeurs devant une Webcam, à l'intention de pervers dont le caïd tirait profit, bien entendu.

Si la recherche obsessionnelle de l'un ou l'autre de ses « bios » n'est pas une thématique nouvelle, le traitement que Pierre Gagnon en fait fascine, amuse ou décourage totalement d'encore garder espoir en l'humanité. C'est selon.

Situant l'action de son roman dans un univers déjanté à souhait, l'auteur y présente une galerie de personnages tous plus attachants les uns que les autres. À commencer par les vieux bricoleurs du commerce Répare-Tout qui ont servi de gardiens d'enfants à Rose lorsqu'elle était petite, en passant par les jumelles Charlotte et Joëlle, plus ou moins abandonnées à leur sort par leurs parents séparés, débordés de travail. Les deux sœurs pratiquent le plus vieux métier du monde : « Il n'est pas rare d'avoir à sauter un repas pour aller faire un client. Faut qu'elles se tiennent prêtes, les jumelles. Ponctualité et discrétion sont les mamelles de ce boulot si l'on peut dire ».

La vie de Rose est compliquée. Difficultés de communication avec son père et perte de son amie Cindy : « Ils avaient séquestré mon amie en appelant cela de la réhabilitation ». Quant aux éventuelles retrouvailles avec sa mère Hélène, Rose ne les entrevoit pas avec sérénité. Celle-ci dirait : « Tu veux de l'amour ? Puisque tu y es, regarde un peu dans le frigo s'il en reste, des fois, de l'amour. Quelqu'un a dû en laisser une part, entre le Pepsi et le beurre ». Ce à quoi Rose répondrait l'inévitable : « Pourquoi m'avoir abandonnée ? »

Pierre Gagnon vit à Québec depuis les années 1960, où il a étudié au Conservatoire de musique. Musicien avant tout, il gagne sa vie en tant que compositeur. L'année 2002 marque un tournant dans sa vie. La maladie l'amène à l'écriture. Sa lutte contre le cancer, puis sa rémission, font l'objet de ses deux premiers titres, très bien reçus par le public et la critique, *5-FU* et *C'est la faute à Bono*.

Michèle Bernard

Pierre Gagnon

BERETTA, C'EST UN JOLI NOM

Édito, Montréal, 2014, 221 p. ; 22,95 \$



sûr. Le récit, qui se clôt avec le déluge du Saguenay (1996), nous est raconté dans sa perspective, dans un style percutant qui traduit bien l'ambiance de cette période de rébellion, où l'idéalisme consiste souvent à ne faire aucun compromis. La dédicace aux « petites crisses » donne le ton de cette histoire dont le décor comprend un « campe dans le fin fond du bois » et le champ derrière le centre commercial. Les jeunes, comme dans *Sa majesté des mouches* de William Golding, y mettent en place leurs propres codes, forment une hiérarchie tribale où les « plus hot »,

ainsi que les camps opposés dans les bagarres, se distinguent par leur style ou leur « look ». Pourtant, l'héroïne, à certains égards, est plutôt romantique.

En effet, l'aspect glauque de tout cela semble échapper à Catherine qui, en raison de son âge, voit les choses autrement, conservant une certaine pureté malgré les « baisés flous » et la consommation en grande quantité de mess. Cette subjectivité est tangible dans l'émulation créée par le monde du rock et de la contre-culture. Elle est aussi illustrée dans ce cadeau offert par la mère de la

narratrice : *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...* Loin d'être considérée comme un contre-exemple, cette histoire sera vite transposée, comme l'a dit Pettersen en entrevue, en « Berlin rue Racine » ou, si on préfère, en « *Trainspotting* à Chicoutimi-Nord ». Une façon comme une autre de rêver d'ailleurs.

Marie-Ève Pilote ►

Dany Laferrière

CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE

Boréal, Montréal, 2012, 209 p. ; 22,95 \$

Initialement parue en 1994 chez VLB, *Chronique de la dérive douce* ravira autant les nouveaux lecteurs de Dany Laferrière que ceux qui attendent avec intérêt la parution de chaque nouvelle publication. Il faut reconnaître à Dany Laferrière ce pouvoir d'enchanteur qui, dès les premières pages, opère et sait nous charmer. Pouvoir issu d'une terre maintes fois mise à mal et qui toujours sait se redresser pour saluer la vie ? Peut-être. Mais n'allons pas chercher des explications là où elles ne sont pas. Le matériau premier de l'écrivain, ce sont les mots, et Dany Laferrière sait en extraire tout à la fois la force d'évocation – en évitant le piège de l'enflure, des images préfabriquées qui s'effondrent sitôt qu'elles s'affichent – et celle de nous émouvoir. Simplicité, voire naïveté, ingénuité. Voilà ce qui ressort de cette *Chronique de la dérive douce*, titre on ne peut mieux choisi pour rendre compte du propos qui nous est ici livré sous forme de fragments, de dialogues qui en épousent l'esprit et non la forme, d'impressions fugaces qu'on cherche à épingle pour en retarder l'évanouissement, comme ces papillons dont on veut immortaliser la beauté. Car comment mieux traduire l'étonnement, le choc, le dépaysement, l'incompréhension, le ravissement, voire le bonheur de qui découvre une ville, une culture, et les possibilités jusque-là insoupçonnées d'un avenir qui peut être autre que celui qu'on avait jusqu'alors cru irrémédiable, irremplaçable, qu'en empruntant à la chronique ce mouvement à la fois ample et libre qui épouse ici parfaitement l'état de douce dérive dans lequel baigne le narrateur qu'on peut difficilement dissocier de l'auteur de ces mêmes lignes tant le propos, pourrait-on dire, lui colle à la peau. Et, d'entrée de jeu, ce dernier ne cherche nullement à s'en dissocier, comme il aurait été difficile à

Écrivain capital

Écrit en 1943, ce roman vient, après une quinzaine d'autres déjà traduits, enrichir notre connaissance d'un écrivain capital par l'ampleur et la force de l'œuvre, la diversité des registres dont elle joue, la complexité des questions qu'elle soulève. À la différence du magnifique roman *Métamorphoses d'un mariage*, celui-ci ne se donne pas comme une large fresque de la Hongrie et de sa société sortant douloureusement de la guerre, il se situe plutôt dans la ligne des récits brefs et resserrés que sont *La conversation de Bolzano*, *L'héritage d'Esther* ou *La sœur*, qui déconcertent souvent par leur sujet et leur ambiguïté.

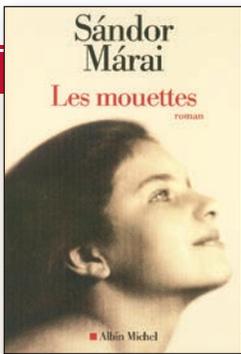
Entre le moment où le haut fonctionnaire d'un ministère – qui deviendra parfois le narrateur – voit entrer dans son bureau une jeune inconnue qui sollicite un visa et celui où ils se sépareront, 24 heures s'écoulent. Des rumeurs de la guerre imminente circulent alors qu'elle est déjà déclenchée dans d'autres pays : le fonctionnaire *sait*, son secret lui confère un extraordinaire pouvoir et un coup de téléphone qu'il attend lui apprendra que la nouvelle a été diffusée : « Au bout de la nuit, la guerre ». L'action se passe en une ville et un pays jamais nommés, qui peuvent être Budapest et la Hongrie, dans un bureau et un salon dont les protagonistes ne sortent que pour aller à l'opéra. Le décor est allusif, le paysage vu des fenêtres noyé dans le brouillard. Ces récits réactualisent la fameuse règle des trois unités dramatiques qui donnaient au théâtre classique sa tension, sa rigueur, son intensité : Sándor Márai aime enfermer ses personnages en un lieu clos pour quelques heures décisives, les confronter tour à tour avec leurs masques et dans leurs dérobades, et les dévoiler en partie, mais on ne sait jamais quelle est leur vérité, la disent-ils ou l'inventent-ils à mesure qu'ils parlent ?

Quel mystère se joue ici entre cet homme mûr à qui ses fonctions confèrent l'autorité et la jeune et belle Aino Laine (« Unique Vague », en finnois), qui se prétend étudiante d'un autre « petit pays » ? Entre les deux flotte une image qui est tout à la fois un souvenir, un fantasme et une présence : une autre femme, Ili, dont l'homme a été amoureux et qui s'est donné la mort. Celui-ci croit la voir réapparaître sous les traits d'Aino, qui l'aidera peut-être à comprendre ce qui s'est passé, les deux images se superposant au point de se confondre. Troublante répétition des mêmes scènes, d'hier et d'aujourd'hui, par exemple la soirée à l'opéra ou la traversée presque onirique d'une forêt vers un restaurant isolé près de Paris que raconte Aino, répétition d'un amour ? L'homme – et le lecteur – croit saisir l'identité de la jeune femme mais déjà elle est une autre, elle demeure l'étrangère, non seulement parce qu'elle vient d'un autre pays mais parce qu'elle est de nulle part, cherchant sa place

Henry Miller de désavouer ses narrateurs : « Je quitte une dictature tropicale en folie encore vaguement puçeau quand j'arrive à Montréal en plein été 76 ». Et ce qui suit nous livrera, au fil des jours et des mois, des saisons et des rencontres, la découverte d'un pays et de ses habitants que nous croyions jusque-là connaître, mais que Dany Laferrière sait nous révéler, tantôt avec étonnement, tantôt avec humour, à la fois semblables et autres par les yeux neufs de qui foule

pour la première fois une terre inconnue. Et il n'y a rien de plus étrange que de se faire tendre un miroir et d'y reconnaître un visage à la fois familier et nouveau. Ce qui explique sans doute ce goût narcissique d'y revenir sans cesse, avec ou sans chapeau.

Jean-Paul Beaumier



puisque sa maison s'est effondrée sous une bombe. Ou bien fabule-t-elle ?

Un couple, une fois encore, impossible à saisir, à immobiliser sous le regard et par l'écriture même : les personnages sans cesse fluctuent comme si l'auteur lui-même n'arrivait pas à les fixer. Le doute sur l'identité, qui traverse la littérature contemporaine, fait surgir ici des

hypothèses étonnantes : peut-être les êtres existent-ils comme des variantes et des nuances d'un nombre réduit de modèles. Mais avec une différence capitale : « [...] seule mon âme se distingue des autres », dit une voix. Et pour ajouter à son indécision, le lecteur se demande souvent de qui vient cette voix, du personnage ou de l'auteur qui le crée ? Nous ne sommes plus ou plus complètement dans la fiction : souvent Márai semble se parler à lui-même, pour lui-même, ou penser la plume à la main. Quelles forces obscures et incontrôlables poussent les individus dans le labyrinthe du monde, flottants et imprévisibles comme les mouettes qui viennent se poser sur le rivage, ou « ces foules indistinctes que l'on appelle peuples et qui se cherchent les unes les autres [...] aujourd'hui comme au temps des migrations, et parfois d'une manière aussi terrifiante et épouvantable qu'aujourd'hui » ? Sommes-nous donc les rouages d'un plan, « avec une main invisible qui dirige le tout », celle de Dieu peut-être ?

Le roman – ou faut-il parler d'apologue, de fable dépassant l'analyse psychologique et débouchant sur la métaphysique ? – nous plonge dans une incertitude croissante qu'accroît la narration au présent : le narrateur ne devance pas l'action, il attend qu'elle se produise. Face à ce qui vient inéluctablement puisque la guerre va frapper, l'angoisse est provisoirement assourdie par le détachement ironique de celui qui parle au sein d'un monde onirique mais redoutable où les actes et les événements s'ajustent et se conditionnent selon des règles dont les hommes n'auront jamais la clef.

Roland Bourneuf

Sándor Márai LES MOUETTES

Trad. du hongrois par Catherine Fay
Albin Michel, Paris, 2013, 226 p. ; 29,95 \$

Carole Tremblay SIX MOIS SANS PAMPLEMOUSSE

La courte échelle, Montréal, 2013,
302 p. ; 24,95 \$

Six mois, seulement six mois pour condenser tous les désirs, les rêves, les réflexions d'une vie entière ! Six mois, c'est le temps qui reste à Rébecca, atteinte d'une tumeur au cerveau grosse comme un pamplemousse. Armée de l'amitié inconditionnelle de Charlotte, elle se rend

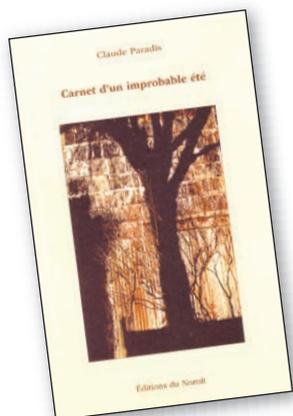
jusqu'au Grand Canyon ; voiture décapotable, vent dans les cheveux, fous rires, tout pour profiter de ses derniers moments avec son amie. Mais la Mort est là qui la guette et qui prend son mal en patience... que six mois encore à attendre. Rébecca et Charlotte décident de mettre sur pied le programme VIA (vie intense accélérée) qui les amène à vivre des péripéties à la *Thelma et Louise*.

Apprendre à vivre tout en sachant sa fin proche, c'est voir différemment cha-



que jour, chaque heure, chaque minute. Ce roman éclaire les facettes insoupçonnées du deuil anticipé. Pourquoi attendre de savoir que la mort approche pour commencer à vivre ? Tous ces petits gestes que l'on fait parce qu'il y aura demain... Toutes ces paroles ravalées parce qu'on a le luxe de les remâcher avant de les dire... Toutes ces choses qu'on prévoit faire un jour... *Six mois sans pamplemousse* est un petit bijou de réflexion sur l'existence et une ode à l'amitié. Malgré le thème noir, l'auteure ne s'enfonce pas dans la tragédie facile, mais met l'accent sur la prise de conscience du bonheur au quotidien.

Carole Tremblay porte plusieurs chapeaux, mais se consacre particulièrement à son public chéri : les jeunes. Auteure, libraire, critique, animatrice, directrice littéraire, la Québécoise signe ici un premier roman pour adultes. Ceux qui ne prendront pas le temps de le lire avec un deuxième œil resteront mi-figure mi-raisin et passeront à côté d'une force stylistique, d'une charge émotive derrière des mots concrets, accessibles, tangibles. « Finalement, pense-t-elle, les souvenirs sont faits de la même matière que les rêves. Ils sont tricotés à même la pelote de la fiction. Quand on sait comment manier les aiguilles, on peut se confectonner de quoi se tenir au chaud. Il n'y a que la vérité nue qui donne froid dans le dos. » L'auteure truffe aussi les pages d'une ironie parfois rafraîchissante, parfois exaspérante. ▶



Six mois sans pamplemousse aurait pu tomber dans le cliché d'une morale facile : profiter de la vie avant de mourir. Par contre, Carole Tremblay contourne les pièges et se garde bien de nous décrire la pire, nous léguant le meilleur, les bons souvenirs... Ce roman ne déplace pas les montagnes, mais il nous laisse sur une douce note de satisfaction.

Julie Pelletier

Claude Paradis

CARNET D'UN IMPROBABLE ÉTÉ

Le Noroît, Montréal, 2013, 90 p. ; 21 \$

Pour un été, le poète Claude Paradis a pris pied sur la rive et quitté sa barque, celle de la « dérive des jours » et du tourbillon quotidien des obligations, et s'est retiré pour trois mois dans une solitude longtemps attendue, afin de retrouver la clarté des eaux qui l'habitent. C'est un temps de retour sur soi, au gré des jours qui passent et des réflexions qui naissent. « Parfois, il est bon de tourner en rond / pour trouver le fil droit qui mène à soi », dit-il. Le poète observe, note ce qui se passe autour de lui et en lui, trace des chemins pour atteindre ce lieu intérieur où tout le paysage vient à sa rencontre.

Quelque part entre l'essai et la poésie, ce recueil est une longue méditation sur la quête poétique du quotidien. À travers un regard ancré dans un lieu qu'il contemple, le poète se montre attentif à ce qui advient et à ce qui se manifeste, dans

Joyeuse éducation sentimentale

Il faut dire d'emblée qu'*Un garçon flou* d'Henri Raczymow est une réécriture ouvertement déli- bérée, assumée, de *L'éducation sentimentale* de Flaubert. Cette version joyeusement transposée dans l'univers de Mai 68 a pour personnage principal un jeune homme de vingt ans (Richard Federman, à l'instar de Frédéric Moreau). Habitant avec sa mère la proche banlieue parisienne, il étudie les lettres à la Sorbonne.

Raczymow, professeur de littérature et essayiste, s'est beaucoup intéressé à Flaubert durant sa carrière. Dans son dernier roman, il y fait largement référence en portant un regard amusé et distancié sur sa jeunesse. Son héros, qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher d'Antoine Doinel (personnage de François Truffaut), pense à ses futures œuvres littéraires. Il est détaché de la vie. Cette caractéristique, qui serait peut-être propre aux écrivains, fait de lui « un garçon flou ». En effet, aucun domaine, que ce soit l'amour, la politique ou ses études, ne lui permet d'adhérer au monde. Richard s'intéresse à la fois à quatre femmes différentes, dont sa directrice de thèse et l'épouse d'un boutiquier (madame Arnoux ?), et ses histoires sentimentales interfèrent avec son enthousiasme pour sa thèse (sa recherche porte sur « l'asyndète flaubertienne ») et la révolution. Déphasé, le personnage ne semble pas vivre dans le présent, ce qui donne lieu, chez lui, à des observations décalées. Par exemple, en pleine manifestation, son rapport à la politique prend cet aspect : « Je trouve qu'elle agite très élégamment l'étendard de la révolte » !

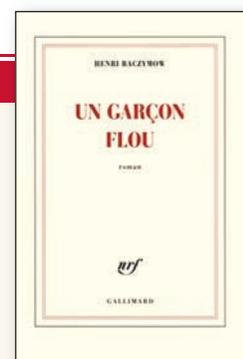
Cela dit, il ne s'agit pas d'un roman qui marque ou qui bouleverse le lecteur. C'est surtout le ton qui compte, faisant de ce livre un texte drôle, léger et assez agréable à lire.

Marie-Ève Pilote

Henri Raczymow

UN GARÇON FLOU

Gallimard, Paris, 2014, 218 p. ; 31,95 \$



la fragilité d'un instant qui se dérobe, « sans chercher autre chose que ce qu'il y a et qu'[il] ignore ».

Cet été improbable que suggère le titre du recueil est une faille à l'intérieur du temps, qui n'est pas accessible à tout venant, ni à quiconque ne se rend pas disponible par une sorte d'ascèse. C'est quelque chose qu'on apprivoise, tel un oiseau farouche, qui vient ou ne vient pas, et qui nécessite une présence attentive, soutenue. Et c'est avec une telle présence que tente d'écrire le poète tout au long du recueil, cherchant à décrire ce qui se révèle chaque jour.

Bien que le recueil, d'une écriture sobre et intimiste, n'entre jamais trop avant dans le lyrisme, plusieurs images nous saisissent, d'une touchante vulnérabilité. C'est ce qui fait la force de l'œuvre, car nous tremblons avec le poète devant la beauté du monde, celle qui nous renvoie à nos propres limites, lorsqu'il dit : « [J]e cherche à dépasser / le seuil de l'être afin de devenir / moi-même invisible, mais j'habite / trop près de mes ombres ».

Mathieu Simoneau



Sous la dir. d'Antoine Boisclair

ÉTATS DES LIEUX

TREIZE POÈTES AMÉRICAINS
CONTEMPORAINS

Le Noroît, Montréal, 2013, 140 p. ; 25 \$

Il faut d'abord saluer l'initiative d'Antoine Boisclair qui, avec l'aide d'une dizaine de traducteurs d'ici, nous donne l'occasion d'élargir notre horizon poétique, au-delà des terres québécoises ou françaises. Les lecteurs ne manqueront pas de s'étonner de la richesse de cette poésie souvent narrative, fortement marquée par l'espace. Le titre de cette anthologie, *États des lieux*, fait d'ailleurs plutôt référence à ces lieux géographiques, imaginaires, voire abstraits que révèle la poésie américaine contemporaine. Il faut donc moins le comprendre comme un réel « état des lieux » du genre américain. Tous célébrés dans leur pays, les treize poètes choisis correspondent au goût personnel des traducteurs, qui sont eux-mêmes poètes – parmi eux : Daniel Canty, Pierre Nepveu, Antonio d'Alfonso, Gilles Cyr. On rencontre ainsi les plumes de Robert Creeley, l'un des initiateurs dans les années 1950 des Black Mountain Poets, mouvement d'avant-garde associé aux arts et à la performance ; de Charles Simic, auteur originaire de l'ex-Yougoslavie, l'un des poètes américains les plus lus et dont l'écriture est empreinte d'humour et de simplicité, sans être simpliste ; de Fanny Howe, qu'on compare à Sylvia Plath ; et d'autres auteurs dont l'œuvre, pourtant importante, n'est

presque pas ou pas du tout diffusée au Québec.

La poésie de ce recueil, à l'image de ce qui se fait aux États-Unis, est peu formelle, ce qui la rend accessible. Le langage y est vu « comme un moyen de se rapprocher des choses, non comme une fin en soi ou un outil expérimental », souligne à juste titre Antoine Boisclair dans son introduction. En général, le poème s'installe lentement, « met la table » si l'on peut dire, pour en arriver progressivement à une réflexion souvent métaphysique. Les métaphores aussi se construisent peu à peu, en évoquant sur plusieurs vers un monde parallèle, un autre mode d'être, de penser, une dimension jusqu'alors inconnue où les choses du quotidien s'agencent autrement ; un monde de densité que le poète semble décortiquer pour nous en montrer toute la profondeur. Parfois, comme chez Amy Clampitt ou Charles Wright, la poésie met en scène une sorte de mystique athée quand elle se tourne vers la nature, la terre, le présent muet.

Le terme « contemporain » du sous-titre est en outre pris dans un sens assez large, puisqu'il s'agit de la production des 40 dernières années. Mais les modes esthétiques apparaissent secondaires en regard de propos si inspirants.

Judy Quinn

Mathieu Meunier

UN VÉLO DANS LA TÊTE

Marchand de feuilles, Montréal, 2014,
232 p. ; 22,95 \$

Le rôle du voyage, écrivait en substance Nicolas Bouvier, est de purger la vie avant de la remplir. La pensée de l'écrivain-baroudeur se matérialise avec beaucoup d'à-propos dans le premier roman de Mathieu Meunier, d'autant plus que le moyen de transport utilisé, le vélo, fait preuve d'une volonté profonde de dépouillement. L'œuvre est d'ailleurs placée sous l'autorité de Jack Kerouac, autre romancier aux semelles de vent, convoqué en épigraphe.

Pris d'un désir de fuir une vie qui sans battre de l'aile ne vole pas très haut, le narrateur d'*Un vélo dans la tête* entreprend la descente du continent américain sur le dos d'une Poliquin mauve, bicyclette antique, de Vancouver jusqu'à la Terre de Feu. Il emporte dans sa besace quelques vêtements, une tente et *Les portes de la perception* d'Aldous Huxley, cueilli dans la bouquinerie d'une « librairie aux yeux verts », clin d'œil complice à Jacques Poulin. Son voyage est toutefois entrecoupé de retours momentanés à Kuujjuaq, afin d'entretenir son maigre viatique.

En chemin, le cycliste est soumis aux vicissitudes de la route et à ses épreuves, dont la faim, la soif, les chiens, les coyotes, le soleil et la pluie ne sont que quelques exemples. Dans cet état de vulnérabilité extrême, les petits riens acquièrent une dimension sacrée et la solidarité humaine prend tout son sens. De San Diego à Monterey en passant par Loreto, le narrateur en transit rencontre ainsi plusieurs personnages qui lui permettent de partager sa solitude : la mystérieuse Soyouz, marquée par les crevaisons de la vie ; Paul, le Texan au maillot jaune, émule de Lance Armstrong ; Sam, l'ancien Marine avec qui il consent à faire un bout de chemin. À Mazatlán, le vol du vélo sonne précipitamment la fin de l'odyssée transcontinentale.

Partout, la présence souriante de Jacques Poulin plane sur le livre de

Sergio Kokis

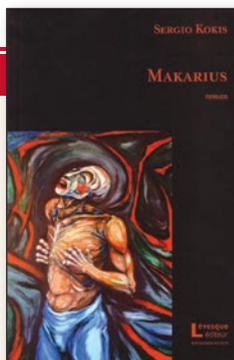
Carlos Shulz, artiste milanais d'origine brésilienne, souhaite graver une danse macabre moderne. Il entrevoit déjà comment en illustrer plusieurs stations, mais le fil conducteur lui manque. La vie du mime Makarius pourrait l'inspirer, pense-t-il. Le souvenir de ce singulier personnage de cirque s'impose à lui. Il l'a connu dans les années 1950 à Rio, après le démantèlement du cirque Alberti, dans l'atelier du peintre Otto Gorz, son professeur, qui était aussi un vieil ami du mime. Quoique fasciné par le personnage, Carlos sait peu de choses à son sujet, si ce n'est son suicide. L'artiste fait appel à des témoins l'ayant connu. Il réussit à recueillir quelques informations à partir desquelles il imagine un personnage qui deviendra son *alter ego*.

La quête de Carlos alterne avec l'histoire de Makarius, de son exil de Russie vers l'Allemagne au début du XX^e siècle jusqu'à son départ pour l'Amérique du Sud avec le cirque Alberti en 1947. Les deux volets s'entrecroisent. Des thèmes à teneur philosophique sont abordés dans chacun, la vie de Makarius illustrant en grande partie les réflexions de Carlos et des intellectuels qu'il fréquente. Par exemple, le thème de la mort. Makarius la défie symboliquement dans son « Pas de deux avec la Mort » dans les cabarets de Berlin, mais vivant dans l'Europe de la première moitié du XX^e siècle, il aura vite fait de la côtoyer de près : guerre 14-18, camp de concentration, guerre d'Espagne, montée du nazisme, Makarius sera à la fois témoin et victime des pires scènes d'horreur et d'injustice. Revisitant son passé, le mime le ressentira comme une suite de défaites.

Sans connaître la vie de son *alter ego*, Carlos grave dix-sept des vingt stations que comptera sa danse macabre moderne. L'allégorie de la Mort y apparaît sous divers masques. Plus que le rappel de notre finitude à tous, cette danse macabre telle que présentée s'avère une critique acerbe de la bêtise humaine, de la corruption des dirigeants et de la résignation des foules.

Une discussion sur l'art se poursuit tout au long du roman (fonction de l'art, place de l'artiste, art engagé, art moderne), appuyée par une quantité impressionnante de références à des graveurs, peintres, poètes, compositeurs, philosophes, qui parsèment le récit et confirment l'érudition de son auteur.

Makarius est un roman marquant par sa profondeur et sa qualité formelle, en dépit de quelques longueurs et de son parti pris élitiste. « Aucun auteur sérieux n'écrit pour la masse », de déclarer l'autodidacte Makarius. Pas de doute, Sergio Kokis est un auteur sérieux.



Pierrette Boivin

Sergio Kokis MAKARIUS

Lévesque, Montréal, 2014, 481 p. ; 35 \$

Meunier, pour le plus grand bonheur du lecteur. D'abord dans l'économie de moyens d'une écriture toujours lumineuse, qui fait à sa façon acte de simplicité volontaire ; ensuite dans le choix des intertextes, américains en bonne partie (Steinbeck, Miller, Hemingway), et dans la disposition de courts chapitres aux titres intrigants. L'auteur livre un éloge de la lenteur touchant, drôle et authentique, une soupape de décompression dans un monde où souvent tout se bouscule. Le tout est bien senti et d'une efficacité redoutable.

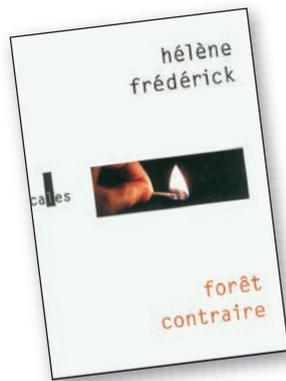
David Laporte

Louis Hémon MARIA CHAPDELAINE RÉCIT DU CANADA FRANÇAIS (LE MANUSCRIT ORIGINAL)

Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
155 p. ; 24,95 \$

L'année 2014 marque le centième anniversaire de la parution du célèbre roman *Maria Chapdelaine* de l'écrivain Louis Hémon, un roman dont l'histoire est bien connue et qu'il ne nous apparaît pas nécessaire de rappeler ici. Bien qu'éditée pour la première fois en volume en 1916, l'œuvre a d'abord été publiée en feuilleton dans le quotidien parisien *Le Temps*, du 27 janvier au 19 février 1914.

Depuis, elle a été rééditée à de très nombreuses reprises. On estime en effet le nombre d'éditions à plus de 250, dont plusieurs sont récentes. Pourquoi alors une édition de plus de ce grand classique ? On trouvera une réponse étonnante à cette question dans la présentation du texte par le professeur Árpád Vigh, de l'Université de Pécs en Hongrie, qui a déjà publié un ouvrage (2002) consacré au style déployé par Hémon dans son roman, et plus précisément aux nombreux québécismes qu'on y trouve. À partir du postulat « qu'un texte littéraire est d'abord une œuvre d'art où l'auteur travaille la langue comme le sculpteur travaille la pierre pour nous livrer à la fin



une pièce unique en son genre », le professeur déplore qu'aucune des nombreuses éditions du roman, jusqu'à présent, n'ait respecté le manuscrit original de Hémon (en fait un tapuscrit de 170 feuilles dont une copie se trouve aux archives de l'Université de Montréal). Toutes, et même les quelques éditions qui prétendent être « en tout point conforme au manuscrit original », ont, sous une forme ou une autre, apporté des modifications, surtout des corrections de langue, de coquilles, etc. Or, poursuit Vigh, parmi ces « écarts », « plus de deux cents qui font partie intégrante du langage propre à l'auteur » présenteraient pourtant « une signification particulière ». « Loin de représenter des caprices ou des négligences de la part de Hémon, la grande partie des 'fautes' du texte que l'on a coutume de corriger forment un ensemble cohérent et laissent deviner une volonté particulière d'écrire un récit du Canada français en un langage qui ressemble ou qui fait penser à un français d'avant la Conquête anglaise. » En laissant donc « intactes » toutes les particularités orthographiques du tapuscrit de Hémon, en ne faisant « aucune correction » (tout en signalant les coquilles et les particularités en notes de bas de page) et en respectant « jusqu'aux blancs ou absences de blanc entre les signes », la présente édition s'adresse surtout à des lecteurs avertis. Et en attendant que soit plus amplement démontrée la validité du « système cohérent d'archaïsation » qui

sous-tendrait ces particularités orthographiques, retenons pour l'instant que cette édition qui livre le récit tel que Hémon nous l'avait légué doit être reçue, nous dit Vigh, comme « un hommage à sa mémoire ».

Pierre Rajotte

Hélène Frédérick FORÊT CONTRAIRE

Verticales, Paris, 2014, 159 p. ; 26,95 \$

Paris ou le Québec. La ville ou la forêt. L'écrivaine Hélène Frédérick et son personnage sans identité, au nom d'emprunt de Sophie, sont bel et bien « assise[s] entre deux chaises ». Comme nombre de Québécois, l'auteure et la narratrice de *Forêt contraire* ont besoin des stimuli de leur pays d'origine, de ses étendues, de sa nature, de son ambiguë douceur de vivre, mais la France et sa capitale sont aussi nécessaires, sinon indispensables, à leur bien-être, à leur être tout court.

« Trente-six heures plus tard, quelques milliers de kilomètres survolés, et me voici parmi les arbres qui me faisaient tant envie, surtout lorsque je me trouvais dans une rame de la ligne quatre à l'heure de l'apéro. » Sophie fuit Paris, ses déboires amoureux et ses dettes, pour se retrouver seule au cœur de la forêt d'Inverness, au bord du lac Joseph, dans la région des Bois-Francs.

La dite Sophie n'est pas aussi isolée qu'elle l'aurait voulu et, d'ailleurs, le voulait-elle vraiment ? André, le voisin amical, l'ex-comédien, le mystérieux camarade la prend sous son aile protectrice et lui offre même un nouveau toit. « J'ai plusieurs terres par ici [...]. Je vous en offre une parcelle. Ça vous fait rire ? »

Elle ne considérait pas la construction d'une maison comme un élément essentiel à sa quête de liberté, à sa remise en question. Bien au contraire. Sophie est disciple de Thoreau, dont le *Walden* demeure un des ouvrages de référence de la pensée écologiste, et comme tel, elle désire s'amalgamer à la nature, à la forêt, au lac. « Du rythme urbain, et c'est là que pourrait se situer l'intérêt de ma retraite temporaire, il ne subsiste aucune trace. »

Celle qui « n'a plus de nom » va panser ses plaies dans la solitude du chalet familial abandonné. À l'aide d'alcool, de joints et d'innombrables cigarettes, elle ressasse son passé, comme il est de mise dans une telle situation. Elle s'immerge dans *Les liens*, « une autobiographie jamais lue, signée Lukas Bauer », un écrivain qu'elle connaît peu, mais qu'elle avoue avoir déjà brièvement rencontré. Tout au long de son séjour en forêt, le livre devient son compagnon d'infortune et de réflexion. « J'avale ses *Liens* par petites bouchées. »

Il est difficile de ne pas faire de parallèle entre Bauer, l'écrivain fictif de *Forêt contraire*, un intellectuel allemand réfugié à Montréal et qui a choisi le suicide comme porte de sortie, et l'essayiste Lothar Baier qui, lui, a réellement existé, persisté et signé. Et dont nous saluons ici la mémoire.

Hélène Frédérick vit à Paris depuis 2006. Née à Saint-Ours en 1976, elle a publié en 2010 *La poupée de Kokoschka*, un premier roman très bien reçu. *Forêt contraire*, roman-poème aux sonorités fortes, le sera sûrement tout autant.

Michèle Bernard

Fils d'Einstein

Ce roman relate la vie d'Eduard Einstein (1910-1965), fils cadet d'Albert Einstein et de sa première épouse, Mileva Mari. Grand admirateur de Freud, Eduard rêvait de devenir psychanalyste. Un tout autre destin l'attendait cependant. Atteint de schizophrénie, il dut être interné à Burghölzi, une clinique psychiatrique de Zurich. Il n'avait que 20 ans. Il y serait encore, 35 ans plus tard, au moment de sa mort.

Écrivain et médecin, Laurent Seksik est l'auteur de six romans à succès depuis *Les mauvaises pensées* (1999). Son roman précédent, *Les derniers jours de Stefan Zweig* (2010), a été adapté pour le théâtre et la bande dessinée. Avant de retracer le drame familial au cœur de la vie du célèbre physicien, Seksik lui avait déjà consacré une biographie en 2008. Les éléments qui faisaient des *Derniers jours de Stefan Zweig* une œuvre intelligente et pleine d'empathie sont à nouveau réunis ici : une écriture méticuleuse et aérée, une documentation étendue, une évocation vivante de l'arrière-plan historique.

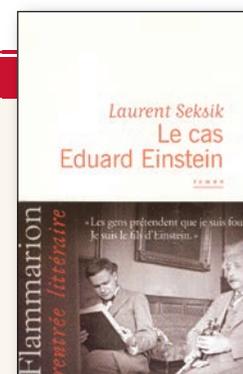
Le cas Eduard Einstein est un roman à trois voix. Entre Berlin, Zurich et Princeton, le romancier entrelace les points de vue d'Einstein, de son ex-femme Mileva et de leur fils Eduard, qu'ils surnomment « Tete ». Récit troublant d'un appivoisement de la maladie mentale, le livre de Seksik dépeint aussi, de façon très convaincante, la difficulté qu'éprouvèrent Eduard et son frère aîné Hans-Albert d'être les fils de l'homme qui passait pour le plus grand génie du XX^e siècle. Albert Einstein y apparaît sous un éclairage intime, fragilisé par la mort de sa fille Lieserl (dont l'existence fut tenue secrète jusqu'en 1985), par le problème « sans solution » posé par son fils schizophrène, ainsi que par la persécution dont il fut la cible aux États-Unis à l'époque de la Peur rouge. À n'en pas douter, Seksik signe ici une œuvre marquante.

Patrick Bergeron

Laurent Seksik

LE CAS EDUARD EINSTEIN

Flammarion, Paris, 2013, 303 p. ; 26,95 \$



Lola Lafon

LA PETITE COMMUNISTE
QUI NE SOURIAIT JAMAIS

Actes Sud, Arles, 2014, 317 p. ; 34,95 \$

« J'ai du mal [...] à pardonner aux Occidentaux, je vous l'avoue, votre soutien incessant à Ceaușescu. » Parler de la Roumaine Nadia Comănesci sans dénoncer le dictateur Nicolae Ceaușescu, tué brutalement le jour de Noël 1989, est impossible. Comme il est impossible de raconter la vie de la célèbre gymnaste sans évoquer son entraîneur Béla Károlyi et les Jeux olympiques de Montréal en 1976. Lola Lafon aborde tous ces thèmes – sans filet, d'ailleurs – dans *La petite communiste qui ne souriait jamais*, une « fiction rêvée », qui revisite le parcours de la jeune prodige de 1969 à 1990.

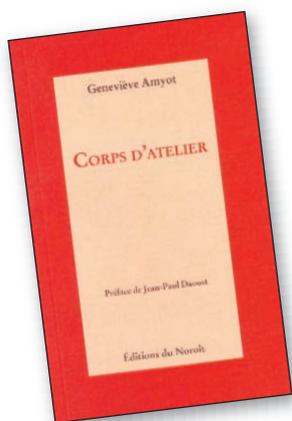
Comănesci a remporté cinq médailles d'or aux Jeux olympiques et elle est la

première gymnaste à avoir obtenu la note parfaite de dix. On dit que cette adolescente d'exception était « douloureusement adorable, insupportablement trop mignonne ». Nadia Comănesci est-elle une sportive mythique, une enfant martyre et manipulée, ou une star déchue ?

Lafon privilégie une approche large, à 360 degrés, pour plonger dans la vie de sa contemporaine et compatriote, car l'auteure née en France en 1973, d'une mère roumaine, a aussi vécu à Bucarest, où elle retourne régulièrement. Le récit est habile. Lafon n'a jamais rencontré Comănesci, ne lui a jamais parlé, mais celle-ci, bien que totalement inventée, est une interlocutrice privilégiée qui répond aux courriels et réagit aux chapitres que l'écrivaine lui envoie. On y croit, vraiment. « Vous vous êtes documentée [...], seulement, c'est analysé a posteriori. Moi, je l'ai vécu. Et c'était différent de ce que vous décrivez. »

Nadia n'a que sept ans lorsqu'elle entre à l'école de l'entraîneur Béla Károlyi et enchaîne les succès jusqu'à ses célèbres dix sur dix, à Montréal, sept ans plus tard. « Est-ce qu'on peut dire qu'elle prend le temps. Ou qu'elle s'empare de l'air. Ou qu'elle intime au mouvement de se plier à elle. »

Les choses se gâtent plus tard, lorsqu'elle devient une athlète dépassée par les événements, vraisemblable otage du fils Ceaușescu avec qui elle aurait eu « une idylle forcée [...] ». Qu'est-ce qu'une idylle forcée ? » En 1989, Nadia s'enfuit aux États-Unis, où elle mariera un Américain. Où commence son innocence, où finit sa part de responsabilité ? « Montréal a 'marketé' l'image d'une fillette qui surgit de nulle part, alors qu'en réalité, vous gagniez tout depuis deux ans. [...] À travers vous, le pouvoir faisait la promotion d'un système. La réussite



totale du régime communiste. [...] (Rire agacé). »

Lola Lafon, musicienne, chanteuse et auteure engagée, anarchiste et féministe, signe ici son quatrième ouvrage. Son originale biographie – ou document historique – a reçu cette année le prix des lecteurs de l'Express-BFMTV et celui de la Closerie des Lilas, qui couronne une romancière de langue française.

Michèle Bernard

Geneviève Amyot CORPS D'ATELIER

Le Noroît, Montréal, 2013, 83 p. ; 18 \$

La poète Geneviève Amyot n'a pas à être présentée. Emblématique de la poésie québécoise contemporaine, son œuvre, empreinte d'intimisme et de révolte, est pourtant moins connue des nouvelles générations de lecteurs. Voilà pourquoi depuis quelques années Le Noroît s'est donné pour mission de lui redonner la place qui lui revient en rééditant certains titres dont les exemplaires étaient épuisés depuis plusieurs années. C'est le cas de *Corps d'atelier*, recueil paru en 1990.

Ces poèmes présentent plusieurs thèmes qui sont au cœur de l'écriture de Geneviève Amyot, soit le rapport difficile à l'enfance, au père, à la mère, à la féminité et au corps. Le recueil commence sur l'image d'un corps de femme qui se

Univers marginal

Tranquillement, un peu à l'écart du brouhaha du milieu littéraire, comme ses protagonistes, François Blais échafaude l'une des œuvres les plus cohérentes, intelligentes, amères et drôles de la littérature québécoise actuelle. Tranquillement, parce que la réception critique ne suit pas la qualité d'une écriture anthropologique, qui fait du mineur et du quotidien l'objet d'une remise en cause des conventions qui structurent les récits qui nous régissent. Est-ce en raison de son éloignement, de sa mise en scène périphérique, qui fait de Grand-Mère et de la Haute-Mauricie un centre virtuellement lié aux connexions mondiales, est-ce plutôt en raison de son plaidoyer pour une grande culture susceptible de changer les destins individuels, entravée pourtant par une culture populaire toujours vive mais menacée par les pratiques de masse, toujours est-il que ce silence relatif mérite d'être brisé. Et *Sam*, le nouveau roman de François Blais, a tout pour amener le lecteur dans l'univers marginal et malaisément confortable de l'auteur.

Chacun des titres de Blais ressasse un genre consacré, dont il propose une relecture à partir de ses intérêts formels et thématiques (les formes de l'intimité, la fusion humaine, la confession de l'ennui, la vie palliée par Internet, la quête de sens et de contacts, les périphéries sociales, les permutations de narrateurs). *Sam* ne fait pas exception, dans la mesure où l'histoire littéraire est maniée avec ludisme. Le narrateur découvre une boîte de livres usagés, de vieux classiques du XIX^e siècle québécois, avant de mettre la main sur le manuscrit du journal intime d'une jeune femme qui signe S***. Il va rapidement être happé par celle qui se cache derrière cette lettre initiale, qu'il prénomme Sam, si bien qu'il l'élève au rang de femme idéale et part à sa recherche, entre Saint-François-de-Pique-Dur, Québec et Parent. Pourtant, le roman tient surtout dans le journal de Sam, qui est entièrement

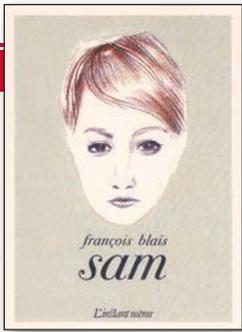
déploie en ses chairs comme une déesse des âges anciens. C'est la mère, dépeinte avec une certaine vénération mêlée d'effroi, mais aussi de dégoût. Ce corps qu'on nous montre tiédit déjà peu à peu et n'enfante plus qu'un malaise vague. La mémoire reconstitue l'enfance comme un corps disséqué dont il faudrait recoller les morceaux, mais elle ne parvient qu'à engendrer un désordre de plus en plus grand.

Le thème de l'animalité est assez présent lui aussi dans *Corps d'atelier*. Tout un bestiaire s'y développe et les images liées à la férocité, au sang et à la voracité y voisinent la douceur maternelle de la fourrure et la chaleur d'un ventre, comme en témoigne ce très beau passage où se dénoue le recueil : « Flatte en paix le ventre des / dernières baleines / Toutes étreintes enfin délurées ».

On comprend assez vite, en lisant cette

œuvre, en quoi il était nécessaire de la rééditer. Cette voix fragile, qui tâtonne à petits mots répétés et qui rappelle par moments la douceur des comptines, nous attend dans de nombreux détours avec des gifles franches et des mots durs qui réveillent en nous des douleurs enfouies qu'il faut savoir regarder en face. Geneviève Amyot nous rappelle à l'ordre, elle nous impose la lucidité qu'il faut avoir pour vivre vraiment.

Mathieu Simoneau



retranscrit par le narrateur : s'y trouvent des listes à propos des classements sur les sites pornographiques, des histoires étymologiques sur les municipalités de la région de Louiseville, une vie d'oisiveté, de (non-)consommation, d'ascèse dans la marche, l'alcool et la lecture. Aussi bien dire que c'est la manière d'écrire cette quotidienneté qui marque autant le narrateur que le lecteur ; l'univers au ras des pâquerettes décrit s'étire par la verve, l'humour, l'inventivité de Sam, qui se pose des questions d'une candeur révélatrice. Le narrateur fait l'édition critique du journal intime, établit des liens avec les classiques de la boîte trouvée, annote le texte pour s'affilier à Sam, dans une structure en trois temps qui achoppent les uns par rapport aux autres, s'apparentant à *Angeline de Montbrun*. Il en résulte une autre grande tranche du quotidien, une forme qui agglomère les peurs, les soupirs, les désarrois, les renoncements, sans que ce portrait sombre confine à l'inaction. Au contraire, l'humour, les détournements narratifs, les empathies créées nous montrent que les récits s'écrivent toujours, que des parts de trouvailles demeurent accessibles. François Blais échappe quoi qu'on en dise au cynisme.

Michel Nareau

François Blais
SAM

L'instant même, Québec, 2014, 191 p. ; 22,95 \$

Claude-Henri Grignon
SÉRAPHIN

NOUVELLES HISTOIRES

DES PAYS D'EN HAUT, T. 1 ET 2

Québec Amérique, Montréal, 2013, 496 p.,
29,95 \$ et 2014, 616 p., 29,95 \$

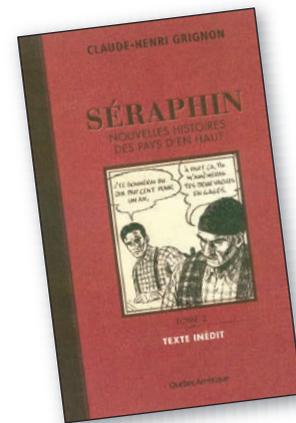
Ces deux énormes tomes des aventures de l'avare le plus célèbre du Québec regroupent des textes inédits sous forme de livre puisqu'ils ne sont parus que dans l'hebdomadaire *Nos soirées*, entre 1954 et 1956. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ces inédits de Claude-Henri Grignon (1894-1976) ne correspondent ni au roman publié initialement en 1933, ni au radio-roman et encore moins au célèbre téléroman *Les belles histoires des Pays d'en Haut*, diffusé entre 1956 et 1970. Les personnages principaux sont cependant les mêmes et l'intrigue reste similaire, avec Séraphin et Donalda, le bel

Alexis Labranche, les curés Labelle et Raudin, le père Ovide, la belle Angélique Pothier et tant d'autres. Celui qui allait devenir Bidou Laloge (le frère aîné de Donalda) s'appelle ici Ti-Mousse. Les sujets abordés annoncent quelquefois le téléroman à venir : le demiard de mélasse que Séraphin confisque à Donalda, les deux sœurs ennemies du bureau de poste, la messe de Noël, la célébration du dernier jour de l'année, et toujours d'un épisode à l'autre beaucoup d'argent prêté en gage par l'usurier à des colons pauvres.

Ces nouvelles aventures d'une vingtaine de pages chacune nous replongent immédiatement dans un lieu familier et dans une langue « paysanne » conforme à nos souvenirs du téléroman. À travers ses personnages (dont certains ont réellement existé, comme le curé Antoine Labelle) et au-delà du triangle amoureux composé de Séraphin, Donalda et Alexis, l'auteur a

commentaires fiction

Séraphin inédit



réussi à construire un récit épique centré sur le projet collectif de la colonisation d'un nouveau pays – ou du moins d'un nouveau territoire à peupler. À un siècle d'intervalle, ces *Histoires des Pays d'en Haut* ont pris une indéniable dimension identitaire en décrivant le Québec traditionnel de 1889.

Selon Luc Bertrand (dans sa magistrale étude *Un peuple et son avare, Sources et histoire d'un téléroman*, 2002), Claude-Henri Grignon a souvent répété que son personnage de l'avare de Sainte-Adèle pouvait donner lieu à une infinité de récits et de rebondissements, comme le prouvent ces épisodes exhumés. C'est grâce au collectionneur Rosaire Fontaine que ces documents oubliés ont pu être rassemblés et réédités. Ces nouvelles histoires permettent indéniablement une meilleure connaissance de l'univers inoubliable de Claude-Henri Grignon.

Yves Laberge